

Mauro Delci

L'obscurité de K

Ce qu'il y a de plus cruel dans la mort : une fin apparente provoque une souffrance réelle.

Franz Kafka

Car avec la vie pure et simple cesse la domination du droit sur le vivant.

Walter Benjamin

Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir.

Blaise Pascal

La foi simple qui nie de pouvoir ne pas vivre, instinctivement peut être.

Kafka place son lecteur en début d'évidence, en sursaut face à « ce noir grotesque » qui contaminé de lumière, en gris neuf l'illumine de son obscurité.

Cette obscurité imprévue qui fait de son parcours un recueil des mots de l'autorité et de la force avec leur bruit inquiétant des langues babéliques refoulant la peur et ignares de leur fonction d'obstacles naturels à l'épreuve d'une vie, ouvre certes à la découverte d'une vérité autre, mais ôte à cette expérience un but quelconque, et ne la dédommage de sa difficulté. Elle place l'inévitable être là au seuil d'un espace impénétrable de la conscience dont les barrières, qui ne sont qu'à peine que celles mêmes de notre peau, marquent une entrée ou une sortie, un enfermement ou une libération, de vie ou de mort.

On pourrait dire que le chœur dans la tragédie substitue notre corps en esprit ici. La métamorphose est le lieu, sa visite incidente, un aménagement nomade, l'esprit ne peut plus lancer sa fuite vitale via le chœur face au néant.

L'affranchissement du danseur vers la musique délivrant ses muscles à l'avantage d'une écoute plus savante est ignoré dans Kafka instinctivement, une promesse plus grande s'impose.

Dès lors l'unique volition sera le mouvement consenti au seuil d'un refus d'entrée, une suspension d'attente souffrant la réponse, un procès tant inacceptable qu'indispensable suspendu à une issue en gage.

De quelle matière est-il fait cet espace scellé dans la conscience ? Quelle est la véritable nature de ce temps donné comme l'aumône d'un commencement qui promet de muter la connaissance en reconnaissance renouvelant sans cesse la métamorphose du passage à une possibilité d'accès ?

Notre droit au « seuil » est juridiquement inhumain ou « trop humain » selon la formule nietzschéenne et notre logos prouve la réalité de cette injustice.

Celui-ci n'est plus un ordre, c'est l'ordre d'une condamnation de l'être à l'indéterminé auquel on s'est surpris, liberté et prédestination sont indissociables, la force du salut la seule téléologie du vivant.

La condamnation chez Kafka est inévitable autant que la mort, son cheminement anime une menace permanente, la « peur » singulière, sorte de gardienne d'un privilège, ultime peut-être, d'objection.

On dirait la preuve profane du divin, son image abstraite et utilement iconoclaste, sa « personne » scripturale.

En forme de cercle n'ayant ni de début ni de fin et pourtant fermé, l'homme regarde la Loi en tant que commandement comme une nécessité de devenir. Son obéissance voire son observance plus précisément, que Kafka appelle en la sublimant avec la simplicité d'un enfant : patience, ne recouvre que son aspect reflétant.

Sorte de permanence dans l'être, la Loi devient ainsi dialectique d'accès, une clé d'ouverture à travers le monde, une tentative inaliénable, intime, et profondément souveraine.

Cela contient en soi sa force secrète qu'aucun Léviathan ne pourrait contenir, qu'aucune sécularisation, avec ses temps kairologiques, ne pourra accomplir.

La guerre de « tous contre tous » est celle de tous contre un et cet un est invincible.

Kafka est pour sa mémoire notre prophète à tous, le plus proche certes parmi d'autres par sa pudeur et sa fuite.

Il nous annonce notre immanence au désastre, la Shoah, comme personne parce qu'il a réussi à montrer de la langue sa matrice inaltérable de vérité avec son bruit sourd du lieu de fusion, d'empreinte dans la réalité, son son universel.

Cette intériorisation de la réalité qui ne dépasse pas sa vie, l'état du pouvoir de l'autre, aux dépens de la conscience, chère à Kierkegaard et à son action de rapetissement par son exposition à l'infini de la vérité, a permis Kafka de négativiser le sensible pour en souffler la lumière, en forme de rêve, tel un classique. Singulièrement les fictions qu'il présente comme des véritables prières anonymes, mystères dessinés par une logique que Primo en traduisant le Procès a cherché de percer héroïquement, laissent davantage sous nos yeux la quintessence de la valeur du « document ».

Les bras levés de cette mère qui brandit son petit enfant dans ce canot d'infortune défiant une mer dévorante ne suffiront pas à arrêter la marche inexorable de la stultifera navis qui nous transporte. C'est un fait, une vérité nue comme le serpent.

Pourtant notre sur-vie elle est liée à notre désir de lucidité, de ne pas tuer en nous le témoin, nous voulons le réveil, le toucher qui voit, cette capacité à aimer « ce que peut le corps » et cette incapacité au silence.